





POURQUOI  
pas  
Lui?



SOPHIA MONEY-COUTTS

POURQUOI  
pas  
Lui?

*Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)  
par Barbara Versini*



*Titre original*  
THE PLUS ONE

*Éditeur original*  
HQ, an imprint of HarperCollinsPublishers Ltd

© Sophia Money-Coutts, 2018

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2019

*À ma famille,  
qui est encore plus déjantée  
que les personnages de ce livre.  
Mais c'est pour ça que je vous aime tant.*





Tout a commencé pour moi avec le film *Raison et Sentiments*. J'avais douze ans quand je l'ai vu, un âge où l'on est particulièrement impressionnable. La grande coupable, c'est Kate Winslet. Elle joue Marianne, la sœur cadette, celle qui manque mourir d'amour. Vous vous souvenez du passage où elle brave l'orage pour aller jusque chez Willoughby ? Le colonel Brandon la ramène chez elle, transie, et elle passe les jours suivants à grelotter de fièvre. Cette scène est devenue ma référence : pour moi, en deçà de ce niveau d'intensité dramatique, il n'y a pas de véritable amour.

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour ressembler à Marianne. Elle adorait la poésie – un signe du destin car je lisais moi-même énormément –, je me suis donc procuré le recueil des *Sonnets* de Shakespeare. Je l'emportais partout avec moi, y compris au collège. Dès que j'avais cinq minutes, je le dégainais pour murmurer quelques vers avec passion. Bien entendu, j'avais appris par cœur le sonnet 116, le préféré de Marianne et de Willoughby.

*Je ne veux à l'union de deux âmes sincères  
Admettre empêchement. L'amour n'est point l'amour  
S'il change en trouvant ailleurs le changement...*<sup>1</sup>

Une gamine de douze ans un peu trop ronde en legging arc-en-ciel qui déambule dans Battersea

---

1. Traduction Robert Ellrott, Éditions Laffont, 2002.

en déclamant tout bas ces vers... Vous voyez le tableau ? J'étais mûre pour en baver. Alors oui, c'est bien à cause de *Raison et Sentiments* que je me suis mis en tête de trouver l'amour absolu. J'étais très mal partie dans la vie.

## Chapitre 1

Si j'avais su que ma semaine se terminerait par une catastrophe, je n'aurais peut-être même pas fait l'effort de me lever. Je serais restée au lit pour dormir jusqu'à la fin de l'hiver, tel un ours en hibernation.

Nous étions le mardi 2 janvier, jour le plus déprimant de l'année, celui où tout le monde reprend le boulot en traînant des pieds, épuisé par les fêtes, alourdi par les kilos en trop. Circonstance aggravante, c'est aussi la date de mon anniversaire. Mon trentième anniversaire. J'étais donc ce matin-là la fille la plus morose de la terre. Non seulement j'avais bouclé une décennie pendant la nuit, mais j'étais encore célibataire, logée dans Shepherd's Bush dans un appartement humide, en coloc avec un joueur de hautbois gay prénommé Joe, et je commençais à me sentir sérieusement visée par les articles alarmistes du *Daily Mail* sur la baisse du taux de fécondité.

Je suis allée à vélo jusqu'aux bureaux du magazine *Ultrachic*, situé dans Notting Hill, en luttant contre la nausée. Je ne l'avais pas volé : j'avais passé la soirée à picoler avec Joe. Il m'avait persuadée qu'il s'agissait juste de fêter mon anniversaire avec un peu d'avance ; personnellement, je m'étais plutôt vue en train d'assister à la veillée funèbre de ma jeunesse. Bref, je m'étais réveillée avec la sensation d'avoir de la gelée à la place du cerveau.

Pour un mois de janvier détox, ça démarrait fort.

J'ai remonté Notting Hill Gate en zigzaguant quelque peu et, après avoir attaché mon vélo devant l'entrée d'*Ultrachic*, j'ai foncé chez Pret pour commander un café allongé avec du lait, un sandwich aux œufs et au bacon, et un muffin aux fruits rouges. D'après la rubrique nutritionnelle de Pret (dont j'avais enregistré la page dans mes favoris sur l'ordinateur du boulot), le tout devait atteindre les 950 calories, mais n'ayant rien mangé la veille, je pouvais bien me lâcher.

\* \*  
\*

— Bonjour, Enid ! ai-je lancé en posant le sac Pret sur mon bureau.

Aussi large que haute, Enid était l'assistante de Peregrine Monmouth, le rédacteur en chef d'*Ultrachic*. On l'appréciait beaucoup car elle ne rechignait pas à rembourser nos frais et validait tous nos congés.

— Polly, mon ange ! Joyeux anniversaire !

Elle s'est levée pour venir me serrer dans ses bras.

— Et bonne année ! a-t-elle ajouté.

Elle a pressé mon visage contre ses seins énormes. Elle sentait le café.

— Bonne année, ai-je répondu.

Je me suis écartée et j'ai porté la main à mon front. Bon sang, que j'avais mal au crâne !

— Tu as bien profité de tes vacances ?

— Mmm, ai-je marmonné.

J'ai allumé mon ordinateur. Qu'est-ce que c'était déjà, mon mot de passe ?

— Tu as passé les fêtes avec ta mère ?

Enid est retournée s'asseoir derrière son bureau et s'est mise à farfouiller dans un sac.

— Mmm.

Le nom du chien de ma mère, avec des chiffres. *Bertie123* ? Non, ça ne marchait pas. *Fuck* ! J'allais

encore devoir appeler cette femme du service informatique dont je n'arrivais jamais à retenir le prénom.

— Tu as eu des cadeaux sympas ?

*Bertie* 19. C'était ça. Bingo.

Les e-mails ont déferlé dans ma boîte de réception. J'ai regardé le compteur des nouveaux messages grimper en flèche jusqu'à 632. Essentiellement des communiqués de presse sur des régimes. Sans sucre, sans gluten, sans produits laitiers, sans graisse. Et aussi un truc tout nouveau imaginé par un médecin californien, une « cure de raisin » qui ne donnait droit qu'à trente grains par jour.

— Désolée, Enid, ai-je dit en secouant la tête et en allongeant la main vers mon sandwich. Attends... Je réfléchis... Des cadeaux sympas ? Bah, rien de très original. Ma mère m'a offert des livres. Et toi, comment s'est passé ton Noël ?

— Très bien. Je l'ai fêté en famille, à la maison. Dave, les enfants et moi. Et aussi la mère de Dave qui perd un peu la boule, mais on a géré. J'ai abusé du Baileys, alors je commence un nouveau régime qui serait, paraît-il, génial.

— Ah oui ?

— La cure de raisin ! C'est censé être excellent pour la santé. On mange dix grains de raisin au petit-déjeuner, dix au déjeuner et dix au dîner. D'après ce que j'ai lu, on peut perdre six kilos en une semaine.

Par-dessus l'écran de mon ordinateur, je l'ai vue compter les grains de raisin qu'elle sortait d'un Tupperware.

— Bonjour tout le monde, a tonné la voix de Peregrine.

Il venait de franchir la porte et portait toujours son manteau bleu marine et son chapeau en feutre mou.

— Bonne année, bonne santé, et tout ce qui s'ensuit ! Réunion dans mon bureau dans quinze minutes, s'il vous plaît.

Peregrine était un mondain de cinquante-cinq ans. Il avait lancé *Ultrachic* dans les années 1990 dans le but de fréquenter enfin des gens dignes de lui. À savoir des ducs, des comtes et des lords, et de temps en temps un membre de l'oligarchie ukrainienne. Il avait appliqué le même principe de sélection pour le choix de ses épouses. D'abord, une Italienne, fille de joaillier et riche héritière. Ensuite, une Vénézuélienne, fille d'un magnat du pétrole. Actuellement, une Française sèche comme un insecte, une lointaine relation de la famille royale de Monaco, comme il ne manquait jamais de le rappeler.

— Où sont les autres ? a-t-il demandé en revenant, cette fois sans manteau ni chapeau.

J'ai balayé du regard les bureaux désertés.

— Je ne sais pas trop. Pour l'instant, il n'y a qu'Enid et moi.

— Bon. Je veux te voir avec Lala dès son arrivée. J'ai un sujet énorme et je veux qu'on s'y mette tout de suite.

— Bien sûr. Qu'est-ce que c'est ?

— Top secret. La réunion, c'est pour nous trois. Info confidentielle, a-t-il ajouté en jetant un coup d'œil à Enid. Tu as un problème, Enid ?

Elle était en train de trifouiller l'intérieur de sa bouche avec un doigt.

— J'ai un pépin de raisin coincé entre les dents, a-t-elle expliqué.

Peregrine s'est détourné avec dégoût.

— Bon. Bien. Polly, tu me préviens dès que Lala est arrivée ?

J'ai acquiescé.

— Je l'ai eu ! a annoncé Enid en retirant son doigt de sa bouche.

\* \*  
\*

Une heure plus tard, j'étais assise dans le bureau de Peregrine avec Lala, notre fêtarde de rédactrice. J'avais bu mon café, mangé mon sandwich et mon muffin, mais je me sentais encore dangereusement au bord du malaise.

— Un nouveau bébé royal est en route, a annoncé Peregrine. Je l'ai appris hier en déjeunant avec la comtesse de Hartlepool. Il se trouve qu'elle a le même gynéco que la future mère.

— L'accouchement est prévu pour quand ? ai-je demandé.

— Juillet. Je veux qu'on prépare le sujet avec un petit article qu'on pourra glisser dans le prochain numéro.

Vu mon état, je n'étais pas certaine de survivre jusqu'en juillet pour couvrir ce royal événement. Je m'apprêtais à passer une journée d'anniversaire complètement pourrie.

— Qu'est-ce que tu penses d'un truc sur les camarades de jeu des enfants de la famille royale ? ai-je proposé.

Peregrine a acquiescé en flattant la bedaine qui débordait de sa ceinture et reposait sur ses cuisses.

— Oui, pas mal. Je crois que les Fotheringham-Montagues vont justement avoir leur premier bébé.

— Mon amie Octavia de Flamingo attend aussi son premier enfant, a ajouté Lala en mordillant son stylo. Avec son mari, ils ont déjà réservé une place à Eton, au cas où ce serait un garçon.

— Bon, il nous en faut au moins une dizaine, alors vous faites votre boulot et vous me trouvez d'autres bébés de la haute société, a dit Peregrine. Je veux ça sur mon bureau vendredi matin à la première heure, Polly. Avec des photos.

— Des photos des parents ? ai-je demandé.

— Mais non, voyons ! s'est-il énervé. Des photos des bébés ! Je veux des échographies. Du jamais-vu. Au cœur du sujet.

Tout en regagnant mon bureau, j'ai soupiré. Des photos d'utérus aristocratiques... Il ne manquait plus que ça. On allait vraiment au cœur du sujet, chez *Ultrachic*.

\* \*

\*

Je dînais tous les mardis soir avec ma mère dans son appartement de Battersea et ce mardi-là, pour fêter mon anniversaire, je me préparais à... dîner avec ma mère dans son appartement de Battersea.

Chez elle, c'était complètement bordélique et fossilisé. Elle n'avait pas déplacé un seul meuble depuis vingt ans, en fait depuis que nous avons quitté le Surrey pour nous installer à Londres après la mort de papa. Elle travaillait tout près, dans un magasin de tissus d'ameublement, et son patron l'autorisait à y amener son jack russell de neuf ans, à condition qu'il reste derrière le comptoir et s'abstienne de marquer son territoire sur les gros rouleaux de tissus damasés qui encombraient la boutique. Bonne pâte, Bertie se pliait à cette contrainte, ne levant que très discrètement la patte sur les tissus les plus foncés ; et ce uniquement quand maman se laissait distraire trop longtemps par un client.

C'était en venant rendre visite à maman dans sa boutique que j'avais décroché mon emploi à *Ultrachic*. La seconde femme de Peregrine – Alejandra, la Vénézuélienne – était entrée pour choisir les cantonnières de leur nouvelle maison dans Chelsea. Alejandra était aussi avenante et chaleureuse qu'un despote sud-américain, mais j'avais trouvé le courage de lui glisser que je voulais être journaliste. Comme Peregrine avait senti que j'étais prête à tout et que de son côté il était près de ses sous, il m'avait proposé quelques mois plus tard un poste de stagiaire. J'avais donc débuté en répondant aux invitations



qu'il recevait et en lui apportant des cafés. Mais au bout d'un an environ, j'avais commencé à écrire. Rien de sérieux, bien sûr. De courts articles sur la dernière tendance en matière de robes de soirée ou de petits fours. Progressivement j'avais pris du galon, jusqu'à ce qu'on me confie des sujets plus consistants et les interviews de quelques membres farfelus de l'aristocratie anglaise. Ce n'était pas exactement le journalisme dont j'avais rêvé. Rien à voir avec Kate Adie en reportage dans la bande de Gaza avec son gilet pare-balles. Mais ça restait un travail d'écriture et, même si je ne savais rien à l'époque de la haute société (pour moi, un « vicomte » était un biscuit menthe-chocolat), c'était quand même pas mal pour un premier job, et au bout de quatre ans, j'en savais plus long sur l'aristocratie que je ne l'aurais jamais espéré. Par exemple, je savais qu'un duc était au-dessus d'un comte dans la hiérarchie des titres de noblesse et que les deux étaient obsédés par leurs labradors.

— Joyeux anniversaire, ma chérie ! a crié maman depuis l'étage quand j'ai poussé la porte ce soir-là, accueillie par les aboiements de Bertie. Fais attention, je crois que j'ai laissé mes bottines en plein milieu.

J'ai tout de suite remarqué qu'il y avait sur la grille du radiateur du couloir une pile d'enveloppes de papier brun, dont deux marquées « Urgent ».

— Maman, ça t'arrive d'ouvrir ton courrier ? ai-je demandé en grimant les marches jusqu'au salon.

— Ah oui, oui, c'est vrai, je ne m'en suis pas occupée. C'est bon, c'est bon...

Elle m'a pris les enveloppes des mains pour les poser sur un bureau qui croulait déjà sous un monceau de magazines et de paperasse.

— J'ai préparé un gâteau pour le dessert et j'ai au frigo des crevettes qu'il faut absolument manger,

a-t-elle poursuivi. Qu'est-ce que tu dirais d'un risotto aux fruits de mer ?

— Mouais. C'est pas très engageant, ai-je répondu.

Je me voyais mal appeler Peregrine demain pour lui annoncer que je n'étais pas en état de travailler parce que ma mère m'avait servi un risotto aux crevettes avariées pour fêter mes trente ans. Il ne m'aurait pas crue.

— Tu as passé une bonne journée d'anniversaire ? Comment c'était, au boulot ?

— Bah, comme d'habitude. Peregrine a des exigences de tyran. Je dois pondre pour vendredi un article sur les bébés royaux et leurs futurs camarades de jeu.

— Oh, ma pauvre ! a lancé ma mère sur un ton qui laissait penser qu'elle ne se sentait absolument pas concernée.

Maman, fille d'un bibliothécaire du Surrey, tout en m'encourageant dans mon travail, ne s'intéressait pas beaucoup aux détails.

Elle s'est dirigée vers la cuisine, où elle a ouvert le réfrigérateur pour prendre une bouteille de vin. Puis elle nous a servi un verre.

— À présent, asseyons-nous, je voudrais t'offrir ton cadeau.

Je me suis affalée sur le canapé et Bertie s'est empressé de sauter sur mes genoux, renversant du même coup du vin blanc sur mon pantalon.

Maman l'a grondé et lui a fait signe de descendre.

— Bertie, ce n'est pas le moment, laisse-la tranquille !

Il a obéi avec réticence, le plus lentement possible. Maman est venue s'asseoir à côté de moi et m'a tendu un écrin. Je l'ai ouvert. Il contenait une bague. Un anneau d'or fin et délicat orné d'un nœud.

— Ton père me l'a offert pour ta naissance. Alors je me suis dit que c'était bien que tu l'aies. Trente ans, c'est un anniversaire important.

— Oh, maman...

L'émotion me nouait la gorge. Mon père était mort à l'âge de quarante-cinq ans d'une crise cardiaque, alors que j'avais à peine dix ans. Après sa disparition, nos vies avaient basculé. Il avait fallu vendre notre jolie maison victorienne dans le Surrey et déménager pour prendre cet appartement de Battersea. Bien qu'en état de choc, nous nous étions rapidement adaptées à notre nouvelle existence dans Londres parce qu'il le fallait bien. Ça avait fait de nous une fameuse équipe, réduite à deux membres, certes, mais soudée. Rien que nous deux. Maman avait rajouté Bertie à notre duo quand j'étais partie à l'université. Sans doute avait-elle cherché à combler mon absence par l'affection d'un petit compagnon à poils.

J'ai glissé l'anneau à mon doigt. Ça coinçait au niveau des articulations, mais j'ai réussi à le faire passer en forçant un peu.

— Il est magnifique, ai-je murmuré. Merci maman.

— Je suis contente qu'il t'aille. Et maintenant, je voudrais que tu m'écoutes. J'ai quelque chose à te dire.

— Hmm ? ai-je répondu en essayant en vain de faire tourner l'anneau.

Pour qu'il m'aille vraiment, il aurait fallu que je perde deux ou trois kilos (tout compte fait, je n'étais pas contre une bonne petite gastro déclenchée par des crustacés avariés).

— Polly ?

— Oui, oui, pardon, je t'écoute.

J'ai cessé de tripoter l'anneau et me suis calée contre le dossier du canapé.

— Bon, a repris maman. J'ai vu le Dr Young la semaine dernière. Tu te souviens de cette douleur thoracique qui m'inquiétait ? Eh bien... J'ai pris mes cachets contre l'hypertension, mais ça ne s'est pas amélioré, alors j'ai jugé plus prudent de le consulter. C'était une horreur, parce que sa salle d'attente était remplie de gens qui n'arrêtaient pas d'éternuer. Mais bon, bref, il veut que je passe un scanner du sein.

— Un scanner ? ai-je répété avec inquiétude.

— Oui. Il dit que je n'ai probablement rien, mais qu'il faut s'en assurer.

— OK. Mais si ce n'est pas rien, ça pourrait être quoi ?

— Bah, tu sais bien ce qu'on cherche avec un scanner, a répondu maman d'un ton désinvolte.

— Et tu le passes quand, ce scanner ?

Je suis restée calme, mais intérieurement c'était la panique. Soudain, savoir si des crevettes étaient ou non comestibles m'a semblé une préoccupation bien dérisoire.

— On va m'envoyer une convocation. Le Dr Young m'a promis que je la recevrais dans les quinze jours, mais la poste est très lente en ce moment, alors on verra bien.

— J'espère que tu vas ouvrir ton courrier un peu plus régulièrement au lieu de le laisser s'accumuler en bas ! ai-je fait remarquer en essayant de cacher mon exaspération. Tu ne voudrais pas rater ce rendez-vous, quand même ?

— Non, bien sûr que non. Je vais faire attention.

Maman et moi, on s'est toujours bien entendues. Mieux que bien, en fait. Je me sens proche d'elle et quand je compare notre relation à celles de mes amis avec leurs parents, je me rends compte qu'on est vraiment complices. Mais à cet instant, j'ai regretté qu'elle n'ait que moi comme interlocutrice. Elle aurait eu besoin d'un mari pour prendre soin d'elle, ou au moins d'un compagnon pour la soutenir moralement et l'aider à traverser les mauvaises passes. Ce n'était pas avec Bertie qu'elle allait pouvoir parler de son scanner.

— Bon. Préviens-moi quand tu recevras cette convocation. Je vais t'accompagner. Ce sera où ?

— Ne te donne pas cette peine, ma chérie. Tu as ton travail. Je peux y aller seule.

— Je t'en prie, ne sois pas ridicule. Je travaille pour un magazine, pas pour le MI6<sup>1</sup>. Ça ne posera aucun problème que je m'absente quelques heures.

— Et Peregrine ?

— Peregrine peut se passer de moi une demi-journée.

— Si tu en es sûre, je veux bien. L'examen aura lieu à St Thomas.

— Dans ce cas, c'est réglé, ai-je conclu en prenant un ton détaché, comme si un scanner était un simple examen de routine. Et à présent, allons renifler ces crevettes.

\* \*  
\*

Le vendredi après-midi, je n'avais trouvé que six futurs bébés, il m'en manquait donc quatre. D'où allais-je les sortir ? Pour les échographies, c'était facile, il suffisait de piocher sur internet, ce que j'étais justement en train de faire. Mon téléphone s'est mis à vibrer à côté de mon clavier et un SMS s'est affiché à l'écran. C'était Bill, un vieux copain. Il m'invitait au dîner qu'il organise tous les ans à cette date pour clore la semaine la plus festive de l'année.

Viens quand tu veux à partir de 19 heures ! Bises

J'ai contemplé rêveusement les échographies affichées sur mon écran. Seigneur. Tous ces gens qui faisaient des bébés... De mon côté, je n'étais pas près d'en avoir un. Ma dernière relation sérieuse remontait à l'université, période au cours de laquelle j'étais sortie pendant un an avec Harry, un étudiant en droit. Quand il était parti s'installer à Dubai, j'avais pleuré toutes les larmes de mon corps pendant une semaine, jusqu'à ce que Lex,

---

1. Military Intelligence section 6, service de renseignements extérieurs du Royaume-Uni.

ma meilleure amie, me secoue les puces. Ensuite de quoi, ma vie amoureuse était devenue plus sèche que des palets de Weetabix<sup>1</sup>. Quelques rares rendez-vous, quelques flirts, une ou deux coucheries qui me mettaient en transe avant et que je jugeais catastrophiques après.

L'année dernière, j'avais fait l'amour deux fois en tout et pour tout. Deux fois ! Avec un banquier norvégien répondant au nom de Fred, rencontré au cours d'un pique-nique dans Green Park organisé par un ami commun. À condition d'appeler pique-nique un repas uniquement composé d'olives Marks & Spencer destinées à accompagner du vin rosé. Lex et moi, on était tellement soûles qu'on avait fait pipi derrière les branches basses d'un arbre – je vous rassure, il faisait nuit. Cet exploit avait fortement impressionné Fred, qui était venu s'asseoir à côté de moi quand j'avais rejoint les autres. Il m'avait invitée à prolonger la soirée au Tiki bar de l'hôtel Hilton de Londres, sur Park Lane, où il m'avait offert une boisson servie dans une noix de coco. Puis il m'avait sauté dessus dans le parking et j'avais attendu d'être en sécurité dans un taxi pour m'essuyer la bouche du revers de la main. On s'était revus deux fois et les deux fois j'avais couché avec lui – une erreur, visiblement, car ensuite il ne s'était plus manifesté. Au bout d'une semaine de silence, je lui avais envoyé un SMS plein d'entrain pour lui demander s'il était dispo pour boire un verre. Il m'avait répondu quelques jours plus tard :

Désolé, mais je voyage beaucoup pour mon boulot en ce moment et je crois que ce n'est pas près de changer. F.

— Il fait bien de signer F, parce qu'il peut aller se Faire Foutre, avait commenté Lex, toujours prête

---

1. Céréales complètes pour petit-déjeuner en forme de palets.

à me soutenir, quand je lui avais raconté ma mésaventure.

Voilà à quoi se résumait ma vie amoureuse de l'année précédente. Carrément déprimant. Certains semblaient passer leur temps à copuler. Et moi j'étais là, scotchée devant mon bureau comme une plante asexuée, en train de chercher des images d'échographie, preuves irréfutables de l'activité sexuelle des autres.

J'ai contemplé par la fenêtre la ruelle menant à Notting Hill Gate. C'était un de ces jours gris de janvier à la lumière maussade, où les gens marchent sur les trottoirs d'un pas pressé, tête baissée, comme pour se soustraire à la mélancolie ambiante.

Pas grave. Bientôt 18 heures. J'allais pouvoir me changer les idées chez Bill avec un verre de bon vin. Et même plusieurs, pour être honnête.

\* \*  
\*

À 18 heures et une seconde, j'ai quitté le bureau pour me mêler aux hordes de touristes de la station de métro de Notting Hill Gate. Ils passaient les portiques au compte-gouttes, à ce rythme incroyablement lent qui me donne envie de leur filer des claques. Après être sortie à Brixton, je me suis arrêtée à l'épicerie près de chez Bill pour acheter une bouteille et un gros paquet de chips Kettle.

— C'est vendredi, alors soyons fous ! ai-je déclaré au caissier.

Mais mon humour l'a laissé de marbre.

Bill habite un appartement en rez-de-chaussée dans une rue aux maisons blanches mitoyennes. Il en a fait l'acquisition à l'époque où il travaillait chez Google comme programmeur, poste qu'il a récemment abandonné pour s'installer en indépendant et se consacrer

au développement d'une application pour le NHS<sup>1</sup> – un truc censé faciliter la prise de rendez-vous. Ça lui donne l'impression de mettre enfin ses compétences de geek au service de quelque chose d'utile à la collectivité. Bill est depuis toujours un asocial et ne s'en est jamais caché. C'est même grâce à ça qu'on est devenus amis.

Je l'ai rencontré à une fête, quand on était encore au lycée. Lex avait disparu dans la salle de bains de l'étage avec un garçon (à l'époque, elle passait son temps à rouler des pelles et à flirter honteusement), pendant que je me morfondais au sous-sol sur le canapé en battant du pied au rythme de la musique, histoire d'avoir l'air de m'éclater. En fait, je passais un très sale moment parce que aucun garçon ne m'avait approchée, comme d'habitude. Je n'étais pas près de rouler des pelles. Et encore moins de coucher. Mon cas semblait désespéré. J'étais en train de me dire qu'il ne me restait plus qu'à suivre l'exemple de l'héroïne de *La Mélodie du bonheur* en entrant au couvent (y avait-il des couvents dans le sud de Londres ?) quand un garçon est venu s'installer à côté de moi. Il avait des cheveux bruns en pétard et portait d'affreuses lunettes aux verres aussi épais que des fenêtres à double vitrage.

— Je déteste les fêtes, avait-il déclaré en plissant ses yeux de myope derrière ses culs de bouteille. Toi aussi ?

J'avais timidement hoché la tête et il m'avait souri.

— C'est vraiment l'horreur, pas vrai ? avait-il poursuivi. Au fait, moi, c'est Bill.

Il m'avait tendu sa main, que j'avais serrée. Et ensuite on s'était mis à parler de notre diplôme d'études secondaires, en hurlant pour couvrir la musique. Quand Lex avait enfin refait surface une heure plus tard, pantelante, la bouche enflée et rouge comme une fraise, Bill

---

1. National Health Service : système de santé publique au Royaume-Uni.



et moi étions devenus des amis. Je n'avais pas envisagé de sortir avec lui à cause de ses lunettes vraiment trop hideuses. N'empêche, ça me faisait une fréquentation de sexe masculin. Depuis, on ne s'était plus quittés.

— Entre, entre, a déclaré Bill.

Il m'a ouvert la porte d'une main. De l'autre, il tenait un jean.

— Désolé, je n'ai pas encore eu le temps de me changer.

Il m'a souri.

— Tu es la première arrivée.

— Va t'habiller, ai-je répondu. Est-ce que je peux faire quelque chose ?

— Non. Pose tes bouteilles là-bas et sers-toi un verre de ce que tu veux, a-t-il ajouté en disparaissant dans sa chambre. J'en ai pour deux minutes.

Le frigo était plein à craquer. J'ai examiné son contenu. Saucisses, sachets de bacon, steaks. Un truc qui avait dû être une tomate et dont l'évolution aurait présenté un certain intérêt pour la recherche scientifique. Quelques légumes méconnaissables. Après avoir jeté mon dévolu sur une bouteille de vin blanc, j'ai réussi à dénicher un tire-bouchon dans un tiroir.

Bill est revenu dans la cuisine, vêtu d'un jean et d'un T-shirt qui proclamait : « Je suis l'homme qui murmure à l'oreille des ordinateurs. »

Depuis notre toute première rencontre, il avait découvert les lentilles de contact et engrangé une collection de T-shirts d'un goût douteux.

— Je veux bien un verre de vin, moi aussi. Ou plutôt non. Je vais commencer par une bière. Alors, quoi de neuf ? Ça s'est bien passé, Noël ? Ton anniversaire et tout le reste ? Au fait, j'ai une carte pour toi.

Il a saisi une enveloppe sur la table de la cuisine et me l'a tendue.

— Voilà.

« Être célibataire à trente ans n'est plus une tare », disait la carte. Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire.

— Merci. Ça me remonte le moral.

J'ai reposé la carte et bu une gorgée de vin.

— Noël, c'était très sympa, merci. Tranquille, mais presque parfait. J'ai mangé. J'ai dormi. La routine, quoi. Et sinon rien de nouveau.

Sauf que je me faisais un sang d'encre à cause du scanner de maman, mais j'avais décidé de ne pas aborder le sujet. N'en parler à personne m'évitait de paniquer quand je me réveillais la nuit pour contempler le plafond pendant des heures en pensant à ce foutu rendez-vous fatidique. Mieux valait attendre les résultats. Ensuite, on verrait.

— Et de ton côté, les fêtes, c'était comment ? ai-je demandé à Bill.

— Affreux. J'ai bossé comme un âne pour essayer de trouver des investisseurs.

Il a pris une gorgée de bière et s'est accoudé au comptoir de la cuisine.

— Je quittais mon bureau à minuit et ma seule activité physique consistait à me lever quatre fois par jour pour aller pisser. C'est comme ça, quand on monte une start-up, a-t-il soupiré en reprenant une gorgée de bière.

— Et ta vie amoureuse ?

— Je vois toujours cette fille, Willow. Je t'en ai parlé, avant Noël, tu t'en souviens ?

J'ai acquiescé.

— La petite jeune ? Celle qui travaille, euh, dans...

Je ne me souvenais pas vraiment de ce que Bill m'avait raconté au sujet de cette Willow. J'étais toujours égoïstement agacée quand il sortait avec une fille, parce que ça le rendait moins disponible pour les soirées ciné-pizza.

— Dans la décoration d'intérieur, a-t-il achevé à ma place. Elle est vraiment cool. Mais je suis tellement surchargé en ce moment que je n'arrête pas d'annuler nos rendez-vous. Je passe la plupart de mes soirées

tout seul comme un con à mon bureau, à manger un poulet *chow mein* que je me fais livrer.

— Tu l'as invitée ce soir ?

— Oui, mais elle n'était pas dispo.

— OK. Alors il y aura qui ?

En temps normal, Lex serait venue, j'aurais passé la soirée à rigoler avec elle, on aurait commenté nos bonnes résolutions pour la nouvelle année. Malheureusement, elle était en Italie avec Hamish, son mec. Dîner avec des inconnus m'angoissait. Bon, le mot « angoissait » est peut-être un peu fort. Disons que j'appréhendais.

— Euh, il y aura Robin et Sal. Jonny et Olivia, que tu ne connais pas... Ils viennent de ma région et ils vont bientôt se marier. Lou et Callum, deux anciens de mon école de commerce que tu n'as encore jamais vus non plus. Lou vit aux États-Unis et passe quelques jours à Londres, tu vas l'adorer, elle est super. Callum est sympa aussi, mais je ne sais pas trop comment il a évolué, je n'ai pas eu de contacts avec lui depuis des années.

Il a jeté un coup d'œil à son téléphone qui venait de vibrer.

— Oh, c'est Lou, justement ! Salut, Lou. Non, non, ne t'inquiète pas. Une bouteille de vin, ça ira très bien. Numéro 43, d'accord ? La porte bleue. Tu sonnes. À plus.

\* \*  
\*

À 23 heures, on était encore attablés dans la cuisine. J'avais pas mal bu et me trouvais à une des extrémités de la table, prise en otage entre Sal et Olivia qui discutaient mariage. Comment deux filles adultes pouvaient-elles se passionner à ce point pour la police de caractère d'un faire-part ? Quand je repensais aux innombrables mariages auxquels j'avais assisté au

cours des deux dernières années, je voyais les robes de dentelle (vu que de nos jours les mariées prennent exemple sur Kate Middleton pour la sobriété), les pluies de confettis à la sortie de l'église, la ruée des invités vers le buffet – ou plus précisément vers le champagne, le ratio entre la consommation d'alcool et de nourriture étant en moyenne de trois verres de champagne pour un petit four. À partir du dîner, pour être honnête, mes souvenirs devenaient flous. Souvent du poulet trop cuit, il me semble. Cocktail sur cocktail – dont une partie renversée sur mes vêtements et sur le parquet de danse. Retour chez moi après minuit avec des ampoules aux pieds à cause des chaussures à talons. Mais de la police des faire-part, franchement, je n'avais gardé aucun souvenir. Par contre, je me souvenais parfaitement qu'ils étaient adressés à « Polly ». Polly toute seule. Pas « Polly et... ». Il était parfois précisé « Invitation pour deux personnes », un vœu pieux, car je n'avais jamais personne à emmener avec moi.

J'ai allongé le bras vers la bouteille de vin. Pour lutter contre la déprime qui me gagnait, une dose d'alcool supplémentaire s'imposait.

— Un café ? a proposé Bill en se levant.

— Je vais rester au rouge, ai-je répondu, la main sur la bouteille.

— Tu ne rentres pas à vélo, j'espère ? s'est enquis Bill.

— Non. En Uber. Mais c'est gentil de t'en inquiéter.

— Je ne m'inquiète pas, je me renseigne. Bon. Vous pouvez passer à côté. Je vais mettre la bouilloire en route.

Il y a eu des murmures d'approbation et tout le monde s'est levé pour ramasser les assiettes et les serviettes en papier.

— Laissez tout ça, a protesté Bill. Je le ferai plus tard.

J'ai emporté la bouteille dans le salon avec mon verre et me suis effondrée sur le canapé en bâillant.

Sal et Olivia se sont installées en face de moi pour continuer leur passionnante conversation à propos des préparatifs de leur mariage.

— On a loué un photobooth, a déclaré Sal. Pour le plateau de fromages, on hésite, parce que le plus souvent personne n’y touche. Qu’est-ce que tu en penses ?

Olivia a pris un air pénétré, comme si elle s’apprêtait à répondre à une question de fond sur la situation en Palestine.

— C’est pas évident... Nous, on n’a pas prévu de photobooth, mais on a engagé quelqu’un pour filmer, ça compense...

J’ai bâillé de nouveau. J’avais rencontré Sal à l’université. À l’époque, elle avait eu le cran de traverser un terrain de foot à poil pour protester contre le montant des frais de scolarité. Rien à voir avec cette extra-terrestre débarquée de la planète Mariage qui discutait plateaux de fromages et photobooth.

Callum, le copain de l’école de commerce, est venu s’asseoir à côté de moi.

— Alors, comme ça, tu es une adepte du vélo ? m’a-t-il demandé en guise d’entrée en matière.

— Yep. En général. Pas quand j’ai picolé.

— C’est très raisonnable. Au fait, je suis Callum, a-t-il ajouté en me tendant la main.

Pendant le repas, coincée entre les deux fétichistes du mariage, je n’avais pas vraiment prêté attention à lui. Il avait le crâne rasé. Son T-shirt gris clair laissait voir des avant-bras musclés. Il portait des Nike Air bleu marine – excellent choix de baskets. Je regarde toujours les chaussures des hommes. Chaussures noires pointues à lacets : mauvais point. Baskets de marque : puissant aphrodisiaque. Lex me reprochait d’être trop pointilleuse sur la question des chaussures masculines. Mais je n’aurais pas pris le risque de sortir avec un mec portant des chaussures noires pointues à lacets,

ou pire, des chaussures vernies marron à bout carré. J'aurais eu trop peur de tomber amoureuse de lui et de passer ensuite le reste de ma vie en compagnie d'un mari mal chaussé.

— Moi c'est Polly, ai-je répondu en levant les yeux.

— Tu es une vieille copine de Bill, c'est ça ?

— Oui, on se connaît depuis des années. Depuis qu'on est ados, en fait.

Il a acquiescé.

— Et toi tu l'as rencontré en école de commerce ?

Il a de nouveau acquiescé.

— Oui. À LBS.

— Et tu fais quoi, maintenant ?

— Un truc profondément chiant. Je travaille dans les assurances. Mais j'essaye de bifurquer dans le E&R.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— « Enlèvement avec Rançon ». Plus dans le secteur de la sécurité, en fait.

Il s'est calé sur le canapé et a posé son bras musclé sur le dossier.

— Ça fait très James Bond, ai-je commenté.

Il a ri.

— Si tu le dis...

— Tu voyages beaucoup ?

— Un peu. J'aimerais voyager plus. Voir plus de pays. Et toi, tu fais quoi dans la vie ?

— Je travaille pour un magazine. *Ultrachic*, ai-je précisé d'un ton vaguement interrogateur, car je n'étais pas certaine qu'il connaisse.

Il a ri de nouveau et a hoché la tête.

— Je vois. C'est le genre carnet mondain.

— Exactement. Châteaux et labradors. Ce style.

Il m'a adressé un grand sourire.

— J'adore les labradors. Ça doit être sympa, comme boulot.

— Un peu dingue, mais sympa, oui.

— Tu te déplaces beaucoup ?

— De temps à autre. Dans des ruines pleines de courants d'air où on se pèle. En Écosse, quand j'ai de la chance.

— Carrément glamour, a-t-il commenté en souriant de nouveau.

Il me draguait ou quoi ? Je n'en étais pas certaine. Je n'arrivais jamais à savoir. Ado, j'avais lu dans *Cosmopolitan* que de discrets effleurements pouvaient être considérés comme un message explicite. Pour les filles, il était conseillé de se manifester en se mordillant les lèvres – ou bien était-ce en les caressant d'une langue gourmande ? Il fallait en tout cas s'arranger pour attirer l'attention sur la bouche. Depuis, ma technique n'avait pas beaucoup progressé. Chaque fois que j'essayais maladroitement de draguer un mec, c'est-à-dire de lui effleurer la cuisse ou le bras en me pouléchant simultanément les lèvres, je finissais par avoir l'air d'être victime d'une attaque cérébrale.

— Attends, a-t-il soudain déclaré en se penchant vers moi. Tu peux prendre ton verre une seconde ?

Mon ventre s'est noué. Il n'allait quand même pas me sauter dessus ici ? Déjà ? Chez Bill ? Mince alors ! Je m'étais apparemment sous-estimée. J'étais peut-être plus douée pour le flirt que je ne le pensais.

Il ne m'a pas sauté dessus, il visait simplement un gros livre sur la table basse – livre sur lequel j'avais posé mon verre. Il s'en est emparé et l'a installé à cheval sur nos genoux pour le feuilleter. Il s'agissait d'un album de photos de voyage : des rennes dans la neige autour d'un lac en Suède, un vieil homme se lavant sur des marches au bord du Gange, un volcan d'Indonésie crachant d'énormes nuages de fumée orange...

— Je voudrais aller là, a déclaré Callum en montrant le paysage calcaire d'un marais salant d'Éthiopie.

— D'accord, ai-je répondu. Et ensuite... on irait...

J'ai tourné la page et... Groupes. Comme par hasard, une vue de Venise.

— Venice ? Tu connais ? m'a-t-il demandé en se tournant vers moi.

— Non.

Est-ce que c'était le bon moment pour lui effleurer la main ? En tout cas, j'en brûlais d'envie.

— Alors je t'y emmènerai.

— N'importe quoi...

Je lui ai donné une petite tape sur le bras, avec un rire nerveux.

Nous avons continué à regarder les photos et à discuter des endroits que nous rêvions de visiter. À un certain moment, il a déplacé sa jambe pour la coller à la mienne. Alors, là, pas de doute, il me draguait.

C'est alors que Bill a lancé, tout en finissant son café :

— Bon, les amis... Je crois qu'il est temps de rentrer chez vous. Désolé de vous mettre dehors, mais je bosse demain.

Callum a refermé le livre et s'est étiré en bâillant.

— Quel rabat-joie tu fais, Bill ! a-t-il marmonné.

— Je sais, mon pote, mais tout le monde ne peut pas gagner sa vie en picolant. Certains ont de vrais boulots.

— On en reparlera quand je serai à Peshawar, a rétorqué Callum.

Il s'est levé pour saluer Bill d'une grande tape virile dans le dos.

— Content de t'avoir vu, en tout cas. Ça faisait longtemps. Et merci pour le dîner.

J'ai noté qu'il était presque aussi grand que Bill. Il devait mesurer environ 1,83 m, le minimum requis pour que je n'aie pas l'impression d'être une girafe au lit. Certains pensent que c'est mieux d'être de la même taille que son partenaire sexuel. Mauvais plan, selon moi.

Autour de nous, tout le monde se disait au revoir.

— Merci mon chou, ai-je dit à Bill en le serrant dans mes bras. Et ne travaille pas trop dur demain.

— Content de t'avoir vue, Polly. Et t'en fais pas pour moi, je me ménage, je ne bosse pas dimanche. Ça te



dirait qu'on se fasse un ciné ? Est-ce que Lex sera rentrée ?

— Oui. Elle revient demain. Justement, on doit déjeuner ensemble dimanche. Tu veux venir ?

— On en reparle ?

J'ai acquiescé et Bill s'est retourné pour dire au revoir à Lou.

— Tu vas dans quelle direction ? m'a demandé Callum quand nous avons quitté l'appartement.

Le regard rivé sur mon téléphone, j'essayais de réserver un Uber.

— Shepherd's Bush.

— Parfait. Puisque tu n'as pas ton vélo, je vais te raccompagner.

— Pourquoi ? Tu habites dans quel coin ?

— Le même que toi. C'est quoi ton code postal ?

Me raccompagner ? Les apparitions du monstre du Loch Ness étaient plus fréquentes que les occasions où un mec m'avait raccompagnée chez moi. J'ai fait mentalement un rapide état des lieux. Est-ce que j'étais épilée ? Non. Mon maillot devait ressembler aux jardins suspendus de Babylone. Et j'avais négligé mes jambes depuis des semaines. Voire des mois. Donc pas question de coucher avec Callum ce soir.

— Qu'est-ce que tu as ? a-t-il demandé en remarquant mon expression.

— Rien.

Quelques minutes plus tard, à l'arrière du Uber, j'ai allongé un bras pour glisser subrepticement deux doigts sous l'ourlet de mon jean afin d'évaluer la pilosité de mes chevilles. OK. Ça faisait en gros l'effet d'une brosse à récurer.

— Qu'est-ce que tu as ? a répété Callum.

— Rien. Un truc qui me démange.

Quand la voiture s'est arrêtée devant chez moi et qu'il a ouvert sa portière, j'ai pris ma voix la plus revêche pour annoncer :

— Pas la peine que tu montes.

— Bien sûr que si. Je veux m'assurer que tu es bien rentrée.

Donc, bien que sérieusement contrariée par ma pilosité de guenon, je l'ai laissé entrer chez moi. Il s'est aussitôt mis à farfouiller dans les placards de ma cuisine. J'ai enlevé mes chaussures et me suis assise à la table.

— Moins de bruit, mon coloc dort, ai-je murmuré.

— Celle-là fera l'affaire, a-t-il déclaré en attrapant ma vodka bon marché, de celles qui rendent aveugle. Où est-ce que tu ranges les verres ?

J'ai montré un des placards en hauteur.

— Je ne peux pas boire tout ça, ai-je protesté quand il m'a servie.

— Mais oui, tu peux. Cul sec.

Il a descendu son verre d'une seule lampée et m'a adressé un regard d'encouragement. Quand j'ai porté le mien à mes lèvres, les vapeurs d'alcool m'ont donné la nausée. Mais j'ai quand même bu trois gorgées.

— C'est bien, a-t-il approuvé.

Il m'a repris le verre des mains et l'a posé sur la table.

— Je me demande pourquoi les Russes aiment tant ça, ai-je commenté. C'est vraiment infect. Quand j'avale ce truc, ça me...

Je n'ai pas pu achever ma phrase car il m'a fait taire en prenant mon visage entre ses mains pour m'embrasser. Sa langue avait le goût de l'alcool.

— C'est laquelle, ta chambre ?

J'ai montré du doigt une porte et il m'a tirée par le bras pour me faire lever de ma chaise. Une fois dans la chambre, je me suis figée. J'avais deux trucs gênants à cacher d'urgence : des bouchons d'oreilles usagés sur ma table de nuit et le vieux lapin en peluche calé entre mes oreillers, mon doudou d'enfant, dont les yeux de verre me jetaient un regard désapprouvateur.

Je me suis empressée de faire disparaître le tout dans mon tiroir à culottes. Pour le lapin, je me sentais

vaguement coupable, mais je me suis raisonnée. *Polly, ça fait des lustres que tu n'as pas couché avec un mec, alors tu ne vas pas faire du sentimentalisme pour une peluche.*

Callum s'est assis au bout du lit et a commencé à délayer ses baskets.

— Une seconde, ai-je dit.

J'ai allumé la bougie de ma table de chevet.

Voici maintenant, étape par étape, le récit de ce qui s'est passé ensuite. Vous allez comprendre pourquoi je devrais m'abstenir de ramener des mecs chez moi.

Après avoir allumé la bougie, je me suis installée à côté de Callum et il a commencé à déboutonner mon chemisier. J'ai aussitôt pensé aux bourrelets de mon ventre quand je suis assise. Panique... Je me suis allongée vite fait sur le matelas en entraînant Callum avec moi. Il a fini de défaire mes boutons, après quoi il y a eu un petit instant de transition assez mortifiant où j'ai dû me tortiller comme un phoque échoué sur la banquise pour sortir mes bras des manches.

Callum s'est ensuite attaqué à mon soutien-gorge avec l'assurance du mâle qui dégrafe n'importe quel soutif d'une simple pichenette. N'empêche qu'il a un peu bataillé.

— J'y suis presque, a-t-il murmuré, tandis que je me cambrais pour lui faciliter la tâche.

Pour la culotte aussi, j'ai dû l'aider en gigotant. Cette fois, dans la série animaux en détresse, je ressemblais à un scarabée sur le dos qui tente de se retourner.

Une fois nue, je l'ai vu s'agenouiller devant le lit et sa tête a disparu entre mes jambes. Facétieuse comme je suis, j'étais sur le point de lui proposer une tondeuse Black & Decker pour se frayer un passage, mais je me suis dit que ça risquait de casser l'ambiance. J'ai préféré me montrer coopérative et me suis mise à ahaner ainsi qu'il se doit. J'avais trouvé un bon rythme mais, malheureusement, après un début prometteur et sans doute encouragé par mes halètements,

Callum s'est cru autorisé à accélérer le mouvement, genre chien qui lape sa gamelle d'eau. Aïe, aïe. J'ai enduré sans protester quelques minutes, puis, comme ça devenait vraiment pénible, j'ai cherché un moyen de l'inciter à abandonner son poste sans avoir l'air de dénigrer ses efforts. Ça a donné le moment le plus nul de toute la séquence : je lui ai tapoté la tête, il a levé les yeux.

— Viens, ai-je susurré d'un ton qui se voulait languoureux.

Il a froncé les sourcils.

— Pourquoi ? Tu n'aimes pas ça ?

Seigneur ! Quand je fais l'amour, il y a toujours un moment où je me sens horriblement gênée. Est-ce que c'est pareil pour tout le monde ?

— Non, c'est pas ça... Mais je voudrais te rendre la pareille.

L'horreur. J'ai cru mourir. De honte.

En tout cas, il ne s'est pas fait prier. Il est venu s'allonger près de moi sur le dos et je me suis assise sur ses cuisses, en faisant bien attention de ne pas me tasser, toujours rapport aux disgracieux bourrelets qui apparaissent quand on est un peu ronde et pas très musclée – comme moi. Je me suis tortillée pour reculer de manière à m'agenouiller entre ses jambes et j'ai entrepris de le débarrasser de son boxer – manœuvre compliquée qui m'a obligée à me relever pour le faire passer sous ses fesses.

Constatant qu'il ne bandait pas j'ai commencé à faire ce qu'il fallait, délicatement. Il a gémi. Du coup, je me suis bouché le nez et montrée franchement plus entreprenante. Sauf que j'ai vite fatigué. J'avais hâte d'en finir. J'ai ouvert un œil afin d'évaluer la situation et pour reluquer l'engin. Comme tous ces machins-là, on aurait dit un ver de terre géant. J'ai accéléré la cadence, Callum s'est mis à gémir encore plus fort. Il a abattu sa main sur ma tête. J'ai eu un haut-le-cœur. On lit parfois dans les magazines

qu'il faut aussi sucer vous-voyez-quoi, mais vraiment, comment pourrait-on faire une seule bouchée de tout ce matériel !

Enfin, il s'est tout de même décidé à pousser le cri que j'attendais. J'ai senti qu'un truc sucré-salé partait rejoindre la vodka dans mon estomac (oui, je sais, c'est dégoûtant).

— Je vais aller boire un peu d'eau, ai-je alors annoncé en attrapant le verre vide posé sur la table de nuit.

Dans la salle de bains, je me suis essuyé la bouche avec un mouchoir en papier en contemplant mon reflet dans le miroir. Une bonne chose de faite ! C'est toujours gratifiant d'avoir fait jouir un mec avec sa bouche. Ça prouve qu'on ne s'est pas trop mal débrouillée et qu'on n'a pas mis les dents. J'ai rempli un verre au cas où il aurait soif lui aussi. À présent, c'était à lui de s'occuper de moi. Juste retour d'ascenseur. Il n'avait pas beaucoup insisté tout à l'heure pour aller jusqu'au bout de ce qu'il avait commencé. Mais bon. Il allait se rattraper.

... Ou pas. Car quand je suis retournée dans la chambre, j'ai eu la surprise de le trouver debout. Il avait enfilé son jean et tapotait sur le clavier de son téléphone.

— Tu veux un peu d'eau ? ai-je murmuré, perplexe.

— Non, merci. Je suis en train de commander un Uber. Je joue au golf demain matin, faut que je rentre.

— Ah... D'accord. Pas de problème.

— Merci, en tout cas, c'était super.

PARDON ?

Il s'est baissé pour ramasser son T-shirt et l'a enfilé, puis il a palpé sa poche de jean, sans doute pour vérifier qu'il avait bien ses clés. Quant à moi, je suis restée plantée au milieu de la chambre, nue comme un ver, à trembler de froid, mon verre d'eau à la main.

— Ravi d'avoir fait ta connaissance, a-t-il déclaré en se penchant vers moi pour me claquer la bise. Très sympa.

— Euh..., oui. Pour moi aussi. Attends, je te raccompagne.

— Pas la peine. Je trouverai le chemin. À bientôt.

— Bon. Au revoir, alors...

Je l'ai regardé sortir.

Dès que j'ai entendu la porte d'entrée se refermer, j'ai posé le verre sur la table de nuit. Mais je suis restée debout. Sonnée, je n'arrivais pas à le croire. Alors comme ça, maintenant, les mecs s'enfuyaient en Uber à... – j'ai vérifié mon téléphone – 2 h 24 du matin, sans avoir rendu la politesse ? Et en plus ils trouvaient ça normal ?

## Chapitre 2

Quand j'ai émergé de ma chambre le lendemain matin, Joe était dans la cuisine en train de se faire griller du pain. Il portait un boxer élimé et un vieux T-shirt de rugby – les deux trop petits pour ses cent kilos.

J'avais fait la connaissance de Joe trois ans plus tôt par l'intermédiaire d'une annonce de *Gumtree*, à l'époque où j'avais décidé qu'il était temps pour moi de quitter l'appartement de ma mère – j'étais quand même trop vieille pour qu'elle repasse mes culottes. Nous avons emménagé ensemble et depuis il était devenu la figure masculine de ma vie, une sorte de petit copain et de grand frère, le confident idéal pour moi et mes copines. Notre appartement était situé au-dessus d'une épicerie tenue par Barbara, une planteuse Jamaïcaine férue de zodiaque. Quand j'entrais dans sa boutique pour acheter du bacon le samedi matin, j'en ressortais avec mes prédictions pour le week-end. Va savoir pourquoi, elles étaient toujours sinistres. Barbara m'annonçait, gênée, qu'en raison de l'influence néfaste de Saturne et d'une conjonction défavorable entre Mars et Jupiter, je devais me méfier des inconnus que je trouverais sur mon chemin.

— Bonjour, mon petit *chou-fleur*, m'a dit Joe. Tu as faim ?

— Non, merci. Je me sens un peu barbouillée ce matin. Par contre, tu peux me faire chauffer de l'eau pour un thé.

— Comment c'était, hier soir ?

— Bah, c'était comme un dîner chez Bill. Je suis rentrée accompagnée pour la première fois depuis des siècles... Il m'a laissée tomber tout de suite après.

— Mais c'est horriiiiible, ma chérie. Qu'est-ce qui lui a pris ?

— Aucune idée.

Je me suis effondrée sur le canapé en lorgnant du côté de la vodka qui traînait encore sur le comptoir de la cuisine.

— Je ne sais pas comment je fais pour encaisser.

— Et c'était qui, ce mec ?

— Un copain de Bill. Plutôt pas mal. Il habite le quartier, apparemment.

— Ah... On peut craindre une suite à cette mascarade sentimentale ?

Joe est venu s'asseoir en face de moi dans un fauteuil, avec son assiette de pain grillé.

— Je ne crois pas. En plus il joue au golf.

Il a pris une mine dégoûtée.

— Abject.

— Tu peux m'expliquer pourquoi je suis un cas ? ai-je murmuré. Pourquoi je n'arrive jamais à avoir des relations correctes avec les hommes ? Même pas au lit ?

— La mer est pleine de poissons, ma chérie. Tu n'y es pour rien. Ça viendra en son temps. Tu as des plans pour le week-end ?

— Pour commencer, j'aimerais bien que tu portes un truc plus décent le matin, ai-je suggéré, comme mon regard venait de se poser accidentellement sur son caleçon qui claquait comme voile au vent. Ensuite, j'envisage de me suicider. À part ça, rien de spécial. Je vois Lex demain. Et peut-être Bill. Et toi ?

— La routine. Je vais pécho. J'ai un rencard cet après-midi.

— Avec qui ?

— Un beau mec qui s'appelle Marcus. Il joue du cor.

— Sans blague... Et tu l'as dégoté où, celui-là ?



— Il est prof au conservatoire. Il a le cul de Tom Daley. C'est peut-être le grand amour.

Oui, bon, je n'y ai pas cru une seconde. Au cours des derniers mois, plusieurs candidats au *big love* avaient franchi le seuil de notre porte. Il y avait eu Lee, serveur dans un pub de Kilburn ; Josh, dragué dans un Apple Store alors qu'il s'achetait un nouvel iPhone ; Paddington, un valet de pied de Buckingham Palace ; et Tomás, un Argentin joueur de polo qui jurait être hétéro, mais s'adressait exceptionnellement aux hommes pour certaines pratiques incluant l'usage de divers accessoires en cuir. Joe cachait son matériel sous son lit, dans une boîte. J'évitais d'entrer dans sa chambre à l'improviste de peur de la trouver ouverte.

Rien que de penser à ce qu'elle contenait, je me suis sentie tout à coup faiblarde.

— Je vais retourner me coucher, en fait. Laisse tomber le thé.

— D'accodac', ma petite fleur. Marcus et moi, on ne fera pas de bruit, promis. C'est un premier rencard, je ne veux pas effrayer le pauvre garçon. Et ne t'inquiète pas à propos du mec d'hier soir qui a pris la fuite, ça arrive aux meilleurs d'entre nous.

— C'est vrai ?

Il a marqué un temps de pause.

— Bon, j'avoue que ça ne m'est encore jamais arrivé.

— Merci. Tu as vraiment le chic pour me remonter le moral.

Je me suis traînée jusqu'à mon lit et j'ai bien enfoncé mes bouchons d'oreilles.

\* \*  
\*

À 3 heures de l'après-midi, après avoir pris un bain, mangé sept tartines de pain grillé au miel et bu trois tasses de thé, je me suis allongée sur le canapé pour regarder un vieux film, *Tels pères, telle fille*. J'avais aussi

espionné le compte Instagram de Callum et passé deux heures à me demander si je devais cliquer pour faire partie de ses *followers*, sans oser passer à l'acte. Tout à coup, mon téléphone a vibré. C'était Bill qui me contactait via WhatsApp.

Bien rentrée ?

J'ai tapé ma réponse en croisant les doigts pour qu'il ne soit pas au courant pour Callum. Je ne me sentais vraiment pas le courage de lui en parler. En tout cas pas maintenant.

Oui ! Merci pour le dîner. Comment ça va, le boulot ?

Ça roule. Écoute, tu ne m'en veux pas si je ne déjeune pas avec toi demain ? Je vais boire un verre avec Willow.

MAIS NON. Ne sois pas stupide. Vous allez où ?

Sais pas. Peut-être dans Southbank. C'est pas mal, pour un tête-à-tête en amoureux, non ?

Après lui avoir envoyé une rangée de pouces levés, je suis retournée sur le compte Instagram de Callum. Il postait surtout des photos de match de rugby et de plages exotiques. Pas très passionnant, franchement. Alors pourquoi passais-je mon temps à consulter sa page ?

\* \*  
\*

Le lendemain matin au réveil, après une soirée à buller sur le canapé et à me gaver de poulet thaï à la noix de coco et au curry vert, je me sentais de nouveau un être humain. Lex avait avancé notre déjeuner pour le transformer en brunch, chose exceptionnelle